

ment que j'occupais dans la partie haute de la rue Gay-Lussac, l'odeur renfermée d'un jour chaud m'étouffa. Je me jetai sur mon lit pour dormir. Mais les images de trop de sensations me tyrannisaient. Leurs déformations grimaçantes s'accrurent. Je me relevai. J'allumai des bougies. Leur éclat me brûla les yeux sans m'apaiser. Je refis la nuit dans ma chambre, et j'ouvris toutes larges mes deux fenêtres sur Paris.

Une irradiation blanchée s'élargissait à ma droite. Une couronne de lumière semblait posée au loin parmi les violettes de l'aube. C'était Montmartre. La ville émergeait silencieusement des reposoirs nocturnes. En cette heure glacée, elle prenait, de la géométrie de ses maisons et de ses voies, l'apparence d'un cimetière de l'humanité. D'antiques monuments s'y détachaient comme les chapelles funéraires des siècles. Je me représentai que dans cent ans au plus les deux millions d'être humain qui dormaient là seraient en effet des morts, et que moi, qui m'agitais pour être connu d'eux, je les aurais précédés ou rejoints. Ma pensée vacilla dans les frissons de l'aurore, et la mélancolie de la mort me fut plus apaisante que toute chose. J'avais atteint le point de vue d'où l'on se juge.

"Voici, pensai-je, qu'en moins de dix mois, tu as moulé ta chétive existence au modèle que tu avais imaginé tout enfant. Plus heureux que la plupart, tu as projeté au dehors ta nature sans qu'elle en ait été défigurée ni bafouée. Déjà les hommes se sont habitués à ton nom, et pour le rendre légendaire tu n'as plus qu'à marcher vers l'histoire. Ne crains pas que le génie de ta race t'abandonne. Tu es venu pour lui donner une figure encore inconnue. Ces peuples endormis dans les grisâilles de l'aube attendent de toi ou de ton semblable la parole qui harmonisera leurs labeurs, et le geste qui ordonnera leurs actes. Pourquoi donc es-tu si triste, toi qui veilles pendant que les autres rêvent, toi dont le cerveau reste lucide, quand les leurs s'égarent aux vents du songe ?

Ah ! je voudrais dormir aussi ! Je voudrais être comme ceux qui poursuivent dans leur sommeil un embrassement mutuel. Il est vrai qu'ils dorment, mais en dormant ils s'entraiment. Moi, je n'ai vécu qu'avec les morts, et je n'ai aimé que ceux qui ne sont pas encore. La lettre imprimée et la parole publique ont tramé entre mes semblables et moi d'infrangibles réseaux. Quand j'évoquais les fantômes de l'histoire, j'ai dû quitter la compagnie des vivants, et quand je suis revenu vers eux, ils ne m'ont été que des instruments. Et maintenant, je suis seul dans ma célébrité !

Cette sensation de solitude absolue me fut intolérable parmi les roses plus vives de l'aurore, qui déjà coloraient mon balcon et toute la ville. Le soleil cerise s'élargissait dans les oranges resplendissantes de l'orient, et un violet blanchâtre, comme de prunes encore intactes, duvetait les lointaines collines.

Oui, continuai-je d'innombrables créatures humaines me connaissent et me connaîtront, mais pourquoi n'aurai-je pleuré avec aucune d'elles ? Ma mère essuyait-elle jamais mes larmes ? Petit garçon, j'étais déjà si fier qu'entre son âme et la mienne j'avais remarqué des distances. J'ai si bien pétrifié ma statue que per-

sonne n'a plus cherché le chemin de mon cœur. Mes amis ne m'ont été que des compagnons utiles ou agréables ; aux femmes je n'ai demandé que des délivrances rapides, et les déshérités ne m'ont procuré que des émotions de pensée. Oh ! être saint Vincent de Paul ou le chevalier des Grioux plutôt que Bonaparte ou Disraeli ! La sécheresse de mes ambitions m'étouffe, J'ai soif du goût chaud et salé des larmes humaines".

J'avais la gorge aride. Je saisis une carafe d'eau claire, j'en bus un long trait, et je versai le reste sur mon front et mes mains qui brûlaient. Je m'assoupis.

Alors, dans la profession d'une aurore de juillet, s'avança l'image de la femme qui rassasierait mes désirs. Elle était grande et noble, et dans ses yeux de mer agitée se fondaient toutes les nuances de la sensibilité humaine. Son corps était parachevé d'étoffes somptueuses et légères, et la blancheur de ses mains s'avivait d'un anneau de diamants et de perles. Son front bombé par la pensée était adouci par le soir brun de ses cheveux, et l'ironie de son sourire approfondissait la tendresse de sa bouche. C'était la fille des civilisations occidentales. Dans sa démarche comme par son visage elle apparaissait l'héritière des siècles patriciens. Comme les fleurs de sa pensée devaient être secrètes, et les fruits de son cœur savoureux !

a suivre

LA PROIE

Tel est le titre du feuilleton dont L'ETUDIANT a commencé la publication.

C'est plus qu'une histoire c'est un Drame, un de ces Drames mouvementés, qui suffisent à faire la réputation de l'homme qui a été l'auteur, et du théâtre qui en a été l'interprète

LA PROIE

C'est la mise en scène des plus fortes passions chez l'homme, dans les circonstances, qui, pour être de la vie réelle, n'en sont pas moins, pour quelques une d'entre elles d'un caractère dramatique des plus saisissant. C'est le premier d'une série de feuilletons comme jamais il n'en a été publié au Canada.